

## Écrire du théâtre... Mais pourquoi diable?

Geneviève Billette

---

Number 120 (3), 2006

Paroles d'auteurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24403ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Billette, G. (2006). Écrire du théâtre... Mais pourquoi diable? *Jeu*, (120), 111–113.

## Écrire du théâtre... Mais pourquoi diable ?

Rien n'est plus dangereux qu'une bouche, ouverte. Rien n'est plus subversif qu'un corps, mouvant. Il sera ici question de moiteur, excusez-moi, mais au moment où j'écris ces lignes, c'est le printemps.

J'ai beau chercher, je ne vois aucune autre raison pour laquelle je m'acharne à dédier mon écriture au théâtre, sinon la sensualité. À la fois, ce mot m'apparaît trop douillet. « Corps en péril » serait plus juste. Je dois tout d'abord dire que peu de vocables m'effraient sur papier. Rapidement, je me laisse séduire, voire étourdir par la graphie. Je lis clairement les idées, suis souvent bouleversée, mais le sentiment de danger n'est qu'une ombre lointaine. La notion d'exemplaire me protège. Que je brûle le livre dans un accès de démence, ou d'enthousiasme qui sait, il existera encore. La ligne du temps est sans hachure ; rien, dans l'objet livre, ni dans la copie d'un film ni même dans le matériau d'une sculpture, ne me renvoie organiquement à ma propre date de péremption. Et ce, même quand les œuvres s'attachent à exhiber le putride. Dans mon bureau de travail, trois reproductions de Bacon. Ça saigne, ça hurle, ça disparaît... Je trouve ça plutôt de santé. Ces reproductions me font *réfléchir* à ma propre mort, mais cette pensée ne pénètre pas mon corps. Je reste libre de mes mouvements. Alors que le théâtre, parce qu'éphémère, parce que trop fragile, me paralyse.

Pourquoi, alors, choisir à répétition l'art qui m'est le plus venimeux ? Pour narguer la mort, je crois, pour la défier en public. Bien sûr, chacun s'inclinera un jour... Mais je voudrais que le temps que dure la bataille, le temps du rituel, soit le plus jouissif possible. N'étant pas de nature très brave, je laisse à l'acteur le soin d'affronter la mort sur scène. Terrée dans mon bureau, je sculpte des munitions. Le rideau se lève : « Merde ». Merde à la mort. Chaque corps, chaque geste défie fabuleusement le vide. La chair, le siège même de notre défaite assurée, clame, narquoise, qu'en cette seconde nous sommes encore là.

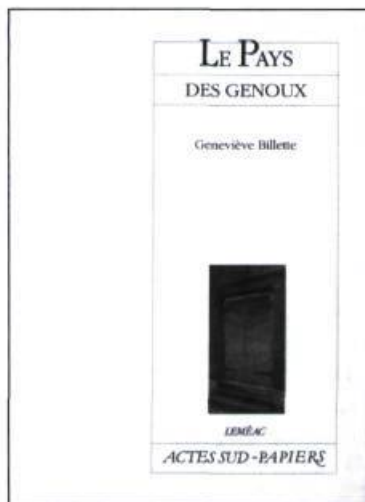


Geneviève Billette.  
Photo : Julien Tremblay.



L'art de l'acteur exerce sur moi une pure fascination. Décupler, salir, déformer, magnifier, seul l'acteur a le pouvoir de poétiser matériellement l'humain. Les grandes interprétations auxquelles j'ai assisté dans ma vie m'ont abreuvée de sauvagerie et de beauté. Ces minutes, même si j'étais passive, comptent parmi mes plus grands instants de liberté. J'écris à la poursuite de ces instants.

*Crime contre l'humanité*  
de Geneviève Billette,  
mis en scène par Claude  
Poissant (Théâtre PàP,  
1999). Sur la photo:  
Julie Perreault et Patrice  
Coquereau. Photo:  
Yves Dubé.



Autant je tiens à servir l'acteur, autant l'acteur me sert. D'un point de vue esthétique, mes premiers écrits n'auraient pu exister sans le relais de l'acteur. J'aime l'invention. Je parle d'inventer des mondes. À clés, bien sûr, je m'adresse à mes contemporains, pas aux martiens, mais des mondes qui sont tout de même régis par leurs propres lois. Et de plus, étant peu friande de psychologisme, je préfère peindre l'humain en des traits fantaisistes. À sec sur le papier, sous forme de récits ou de nouvelles, ces projets d'écriture n'auraient pas eu la même facture esthétique. Littérature fantastique ou d'anticipation, journal d'une psychanalyse avortée, allez savoir, alors qu'il n'en était rien. En prêtant leur humanité à mes mots, les acteurs non seulement les ont



fertilisés, mais en ont augmenté l'impact subversif. Malgré les fantaisies et les raccourcis de l'écriture, pas d'échappatoire possible, force était de reconnaître la figure humaine. L'acteur me permet des descentes abyssales au cœur de mes fantasmes, de ne pas me restreindre dans l'invention, car en jouant, il poétise, et élargit sans cesse le spectre de ce que nous reconnaissons comme étant humain.

Écrire. Se mettre le cœur sur le billot, croire à l'impossible, se perdre, affronter les ronces, ce n'est pas toujours facile. Et je dirais que les charmes du théâtre, relatifs à la notion de spectacle, peuvent rapidement se transformer, du moins pour ma personne, en tentation d'emprunter des routes prudemment asphaltées. Quand j'ai l'âme au marchandage, quand je tapote le clavier d'une main trop frileuse, je cours relire ceux que j'appelle mes garde-fous. Ils sont d'ici et d'ailleurs, ils sont nombreux, ça va de Handke (ses écrits) à Dubois, en passant par Tabori. Des auteurs qui ont su faire se déployer sur les scènes des univers insoupçonnés, qui ont offert au théâtre et au

monde un nouveau langage. Ils ont été à la hauteur des acteurs et n'ont pas sous-estimé les vivants. Sans compromis, mais surtout généreusement, ils ont provoqué l'ébranlement et semé l'espoir. Toujours ces grands me rappellent ce que c'est, écrire. Faire affleurer sa propre voix, non pas pour l'imposer en dictateur, mais pour que ce geste, unique, c'est le souhait, reconnaisse, symboliquement et en son sein, l'unicité de tous les hommes. ■

### **Théâtrographie**

(Les années correspondent à la création du texte. Si le titre est suivi d'un astérisque, c'est que le texte n'a pas encore été produit à la scène; l'année correspond alors à la première mise en lecture de la pièce. S'il y a deux astérisques, le texte n'a connu ni lecture ni mise en scène; l'année est alors celle du dépôt au CEAD. Les textes radiophoniques ne sont pas mentionnés.)

*Bascules*, 1997.

*Titus et Atlanta* (jeunes publics), 1998.

*Crime contre l'humanité*, 1999 (Leméac Éditeur, 1999).

*Les Éphémères*, 2001.

*Le Goûteur*, 2002 (Leméac Éditeur, 2002).

*Gibraltar* (conte urbain), 2004.

*Le Pays des genoux* (jeunes publics), 2005 (Leméac/Actes Sud - Papiers, 2004).

*Thorax*<sup>®</sup>, 2005.